

Benoît Cazabon, *Langue et culture : unité et discordance*, Sudbury, Prise de parole, 2007, 294 p., collection « Agora »

Laurence Arrighi

Numéro 26, automne 2008

La langue française en Amérique : dynamiques spatiales et
identitaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037992ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037992ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arrighi, L. (2008). Compte rendu de [Benoît Cazabon, *Langue et culture : unité et discordance*, Sudbury, Prise de parole, 2007, 294 p., collection « Agora »]. *Francophonies d'Amérique*, (26), 419–423. <https://doi.org/10.7202/037992ar>

LANGUE ET CULTURE : UNITÉ ET DISCORDANCE

Benoît Cazabon
(Sudbury, *Prise de parole*, 2007, 294 p., collection « Agora »)

Laurence ARRIGHI
Université de Moncton

Dans cet ouvrage, Benoît Cazabon poursuit une réflexion sur la didactique du français langue maternelle en milieu minoritaire, qui se trouvait déjà au centre de ses préoccupations dans ses écrits précédents (voir notamment *Pour un enseignement réussi du français langue maternelle*, Sudbury, *Prise de parole*, 2005). Toutefois, la perspective adoptée ici est plus large, puisqu'elle englobe dans un même ouvrage une vue d'ensemble sur la langue, la culture et l'identité des francophones en contexte minoritaire. Les deux derniers sujets constituent aussi des éléments de réflexion privilégiés de l'auteur. Ces différents thèmes sont, en outre et surtout, largement indissociables, ce que le titre, *Langue et culture*, indique bien. En revanche, leur articulation ne se fait pas toujours sans problème, comme l'évoque le sous-titre, *Unité et discordance*. Et cela est encore plus prégnant dans les communautés minoritaires.

L'ouvrage est composé d'articles rédigés dans des contextes différents. La somme des textes présentés ici et, surtout, leur « double nature » (scientifique et journalistique) illustrent la « double casquette » de Cazabon, à la fois universitaire et acteur communautaire. Le livre met également en lumière un positionnement épistémologique et politique sur le rôle du chercheur en milieu minoritaire (un point sur lequel je reviendrai).

De ces conditions de prises de parole et de modalités de diffusion différentes naissent des propos et des tons distincts. Cela est matérialisé par le découpage de l'ouvrage, qui se divise en deux parties. Le tout est

encadré par une introduction (p. 25-43) et une conclusion (p. 261-272) inédites. Enfin, Monique Lebrun, professeure de linguistique à l'Université du Québec à Montréal, signe la préface intitulée « Benoît Cazabon ou l'engagement éclairé » (p. 15-24).

La première partie, « Réflexions » (p. 45-186), comprend cinq articles. Il s'agit plus précisément de textes rédigés à partir de communications présentées par l'auteur à l'occasion de colloques et de symposiums au cours des années 1990 (de 1992, pour le plus ancien, à 1999, pour le plus récent). Je m'intéresserai d'abord et surtout à cette section.

Les deux premiers articles (chapitre I : « Identité linguistique et groupe d'appartenance », p. 49-95 ; et chapitre II : « Interculturel et respect des différences », p. 97-114) se fondent sur une enquête de l'auteur menée dans la perspective de la psychologie sociale. Des journaux de bord d'étudiants – une technique fort usitée en didactique des langues mais peu, à ma connaissance, en sociolinguistique – sont utilisés comme sources pour accéder aux pratiques et aux représentations linguistiques. Concrètement, des étudiants d'un cours d'introduction à la linguistique de l'Université Laurentienne (Sudbury) devaient noter leurs pratiques linguistiques journalières et leur « vécu » par rapport à leurs pratiques. À partir de ces données, l'auteur propose des grilles d'analyse de la représentation de ce qu'est être minoritaire. Il développe un portrait des maintiens ou des régressions des usages linguistiques et culturels, fait ressortir les ambiguïtés et les contradictions présentes dans le discours identitaire et propose des pistes de recherche. Il désire montrer, notamment, qu'une bonne estime de soi entraîne des prises de décision qui modifient les comportements et améliorent la compétence.

Si la méthode de collecte des données est originale, si la « théorisation » qui sous-tend l'analyse est intéressante bien que peu novatrice (le lien entre pratiques et représentations étant établi depuis fort longtemps, en fait, depuis l'enquête fondatrice à Martha's Vineyard menée par William Labov), la pertinence de présenter les données elles-mêmes peut être contestable. Recueillies en 1986 – il y a donc plus de vingt ans – ces données demeurent, certes, intéressantes dans une perspective « diachronique » – une base pour suivre l'évolution des pratiques et des représentations de la communauté estudiantine de Sudbury. Mais de la part d'un auteur qui, par ailleurs, insiste – et à juste titre – sur la mouvance, le dynamisme, la recréation permanente des rapports et des

enjeux des faits linguistiques et sociaux, l'utilisation de données datant des années 1980 n'est peut-être pas des plus pertinentes.

En revanche, la réflexion proposée tout au long de l'ouvrage (mais plus particulièrement au chapitre III : « Comment, à trop distinguer, les sujets en arrivent à vider l'objet minoritaire de toute consistance », p. 115-139) – qu'est-ce que faire de la recherche en milieu minoritaire, c'est-à-dire dans une situation où l'objet de recherche comme le chercheur « sont aux prises avec les mêmes chaînes » ? (p. 47) – s'avère l'une des plus grandes richesses de l'ouvrage et l'inscrit dans un débat très actuel. Les questions de *minoration*, *minorisation*, *exiguïté* sont en effet à la source de quelques prises de position tout aussi récentes que stimulantes¹ et offrent certainement une belle occasion de renouvellement épistémologique aux chercheurs en sciences humaines.

Avec les deux derniers longs articles de la première partie, on « glisse » déjà vers la seconde. Le chapitre IV (« Pour une pratique de soi ou la place de l'identité culturelle dans l'éducation de langue française au Canada », p. 141-164), rédigé à partir d'un texte d'animation proposé comme base de réflexion à l'occasion de symposiums organisés par l'Association canadienne d'éducation de langue française (ACELF) et tenus dans diverses communautés franco-minoritaires du Canada, met de l'avant plusieurs grands thèmes : le rôle des réseaux du monde associatif, l'enseignement « renouvelé » du français, les défis de l'hypermodernité en matière de culture et de langue, la qualité du français oral et écrit, les besoins en formation du personnel enseignant et des institutions d'enseignement du français qui font l'objet de débats endémiques, en particulier en milieu minoritaire. Le chapitre V (« De la mission culturelle de l'école et de la pédagogie du français langue maternelle en milieu minoritaire », p. 165-186), à la thématique plus circonscrite, propose une réflexion sur la mission de l'éducation en milieu minoritaire par rapport à la culture à développer pour un enseignement réussi du français langue maternelle.

La seconde partie, « Engagements » (p. 187-259), réunit quatorze textes et à peu près autant d'exemples des luttes menées par l'auteur pour faire reconnaître les droits de sa communauté d'appartenance. Quasiment tous les articles de cette seconde partie sont des prises de parole publiques à l'occasion de chaque déni politique dont les francophones de l'Ontario font régulièrement l'objet. Ces interventions, pour l'essentiel des lettres d'opinion parues dans *Le Droit*,

concernent différents secteurs, dont ceux de l'éducation, de la santé, ainsi que la gouvernance en matière de dualité linguistique.

Si les journaux d'étudiants mentionnés plus haut offrent un bon kaléidoscope de portraits et, le cas échéant, de combats individuels, les événements qui ont conduit à la rédaction de cette seconde série de textes constituent une illustration de plusieurs combats collectifs que la communauté franco-ontarienne a eu à mener. Après l'égalité des deux communautés reconnue *de jure*, reste la reconnaissance dans les faits.

Le dernier article de cette deuxième série aborde une thématique différente (texte 15 : « Entre l'unité et la diversité, il faut choisir les deux », p. 247-259). Il se présente en ouverture comme une réflexion sur la question suivante : quelle (variété de) langue enseigner ? – question plus précisément formulée comme suit par la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF) : *Favoriser la diversité du français ou au contraire veiller à son unité pour assurer la promotion de la langue*, lors de son VII^e Congrès international (Atlanta, 2004). Question fort intéressante, qui ne manque pas de susciter beaucoup d'attentes, surtout à cause de la prise de position de Cazabon : « Il faut choisir les deux ! » Toutefois, après une entrée en matière stimulante, notre auteur, plutôt que de présenter des arguments, offre des pistes de réflexion et se « contente », à partir d'une distinction « toute chaudière-sonnienne » entre *status / corpus*, de fustiger Ottawa et le Québec pour leur attentisme en matière de langue. Cette prise de position risque de fragiliser les francophones minoritaires et d'apporter peu quant à la question de départ. Il fournit ensuite un énième relevé des anglicismes et autres « particularités linguistiques » qui « affectent » le français de ceux qui, parmi ses compatriotes, devraient donner l'exemple (en particulier, les hommes politiques et les médias québécois). Il apporte néanmoins sur ce dernier point une position « rafraîchissante » : « Ce type de diversité rend compte beaucoup plus de la vitalité de la langue qu'il ne constitue une menace » (p. 254), et il ajoute qu'à trop tenter de débusquer ces directions originales dont se teinte parfois le français d'ici, la communauté risque de s'épuiser elle-même.

Pour finir, soulignons que, en dépit des quelques critiques formulées dans le présent compte rendu, l'ouvrage n'en demeure pas moins d'intérêt. Intellectuel engagé dans sa communauté, l'auteur sait adopter une posture réflexive et assumer une implication à contre-

courant de la position scientifique encore dominante qui voudrait dissocier le savant de l'acteur et laisser, par le fait même, le chercheur minoritaire exsangue. En outre, à l'instar de l'École de Toronto (voir notamment Monica Heller), Cazabon montre encore une fois, mais en action, à quel point l'identité culturelle – dont la question linguistique est indissociable – est un processus mouvant et protéiforme qui se construit tout autant qu'il est pétri par l'espace social (une construction sociale). Ce faisant, l'auteur propose aux minoritaires francophones un modèle de l'identité culturelle qui demande d'abord une prise de conscience de soi (ce que dit la partie « Réflexions ») puis un engagement, une action communautaire (ce que montre la partie « Engagements »). Et, en la matière, il a su donner l'exemple.

NOTE

1. Pour des réflexions appliquées particulièrement aux champs de la sociologie et de la sociolinguistique, voir Ali-Khodja (2007) et Blanchet (2005).

BIBLIOGRAPHIE

- ALI-KHODJA, Mourad (2007). « La sociologie à l'épreuve de l'exigüité : périodisation et analyse comparative des travaux portant sur l'Acadie du Nouveau-Brunswick », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références : Acadies, francophonies*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 175-212.
- BLANCHET, Philippe (2005). « Minorations, minorisations, minorités : essai de théorisation d'un processus complexe », dans Dominique Huck et Philippe Blanchet (dir.), *Minorations, minorisations, minorités : études exploratoires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 17-47.